

Seine et Larme

« Le jour appartient au pouvoir. La nuit à la puissance. »

– Jacques Rivette, *Le Pont du Nord*

J'attends, pétrie de froid, tapie dans les bosquets des bords de Seine. La nuit se fond indistinctement dans la masse d'eau sombre, comme si une grande tâche de pétrole avait éteint le ciel et embruni l'eau sur Terre. Un faisceau blanchâtre se dessine dans l'air. Une vaguelette m'éclabousse, puis deux ; l'harmonie de l'eau et du ciel est rompue ; la péniche de minuit trois-quarts ! Le moteur vrombit de plus en plus fort, puis s'arrête brusquement pour la pause habituelle. J'attends que le conducteur parte prendre son café, et c'est parti. Je sors du bosquet sans un bruit et me faufile sur le ponton. Regard circulaire : rien à signaler. Je trace ma route jusqu'à la cale. Comme prévu, il y a un emplacement vide entre deux conteneurs. Le docker a suivi mes ordres – ce sont les plus corruptibles, partant les plus sages. Je me glisse adroitement dans l'interstice. Au même moment, j'entends des pas sur le ponton. Le plan est parfaitement huilé.

Précisément vingt-trois secondes plus tard, la péniche se remet en route. Je regarde ma montre ; cinquante-six secondes d'avance. Prochain arrêt : 48° 32' 26" nord, 2° 39' 36" est. Selon mes calculs, je débarquerai sur

l'île Saint-Étienne dans tout juste trois heures. Je souffle enfin et laisse tomber ma tête en arrière.

Ils savaient bien que pour la neutraliser, il fallait nécessairement la couper de Paris et l'exiler dans un espace absolument *moyen*, ni Fleury, ni Fresnes, ni même la Santé – le centre de détention de Melun, trois-cents âmes à peine, institution sans aura ni légende. Ils savaient bien qu'Odile et moi ne pouvions nous déployer que dans des espaces définis radicalement : la mégapole ou rien. Nous avons appris à remonter le courant du flot impétueux de Paris, dans ses rapides troubles et turbides, dans les égouts de ses bas-fonds. Ils savaient bien qu'une ville aussi moyenne que Melun aurait mis l'étincelle sous cloche. C'est une demi-victoire de l'être humain sur la nature, sorte de domestication inachevée. Odile ne supportait pas cette lâcheté – *go big or go home*.

Elle ne voyait aucune possibilité d'exaltation en-dehors de Paris. A Melun, les bâtiments anachroniquement mitoyens les uns des autres, dans le plus pur style ville recomposée, offrent un spectacle tristement incohérent. Aucun esprit ne peut battre cette campagne-là, encore moins y bâtir un château. L'architecture locale interdit tout l'hybris que suscitent les rues parisiennes. Comme deux adeptes d'une secte pythagoricienne du XXI^{ème} siècle, Odile et moi suivions à la lettre la quatrième règle gravée dans la pierre par le philosophe antique : éviter les voies maîtresses, suivre les ruelles. Jouer avec le feu route Brûlée, faire le guet rue de la Grande Truanderie, ou encore s'évader allée Samuel Beckett. Avenues de la République, des

Champs-Élysées, de la Grande Armée, ou encore boulevards Malesherbes, Masséna, Mortier, autant de sentiers battus que nous n'empruntons jamais ; nos abris de fortune étaient ailleurs. Une vie de planque, hors du temps, que la géographie même de Melun rend impossible – sa géographie planifiée dans les années 70, pratique, rentabilisée, idéale, qui ne laisse aucune aspérité émerger. L'équilibre parfait entre tissu urbain et nature, une desserte régulière mais pas frénétique, et des rues anonymes – Gambetta, Honoré de Balzac, et autres patronymes que partagent toutes les villes de France. Une ville où le déterminisme est avant tout géographique. Comment voulez-vous sortir des sentiers battus à Melun ? Il suffit de lire les faits divers des journaux locaux. Tragique accident de voiture, un incendie ravage une pizzeria, cambriolage d'un pavillon... N'importe quel mouvement se retrouve sous les projecteurs, impossible de se fondre dans la masse.

Je ressors mon plan de Melun. C'est drôle, j'ai ratissé méticuleusement chaque mètre carré de la ville sans jamais y avoir mis les pieds pour autant. Je connais sur le bout des doigts toutes ses artères, l'emplacement de la gare, les soubresauts de son histoire. Mais Melun n'est à mes yeux qu'un couloir de correspondance, enfin de fuite, pour être exacte. J'ai étudié huit trajets différents pour arriver du centre de détention à l'aérodrome. Récapitulons : Odile sort se promener dans la cour. À ce moment-là, une détenue fait semblant d'avoir un malaise pour détourner l'attention. Tandis que les matons ont le dos tourné, Odile se jette dans la Seine et atterrit dans la péniche. Sur le quai, une Mercedes grise nous attend. On file sur la voie unique et on embraye la D605 au troisième rond-point.

Puis à toute vitesse sur l'A105, direction A5b, et virage à droite sur la D57 jusqu'à l'aérodrome de Melun-Villaroche. On laisse la voiture dans un champ et on saute dans le jet. Ciao, Melun ! Nous reprendrons sous de gigantesques latitudes.

Je reviens à moi. La péniche trace paisiblement sa route. On sort d'Évry, à l'ombre de la monumentale pagode bouddhiste qu'on devine dans le lointain. Plus loin, ce sont les buttes du parc Henri Fabre qui se dessinent. C'est le seul lopin local qu'Odile considère avec sympathie, et pour une raison bien précise : il a été construit *ex nihilo* dans les années 70 à partir des débris de la démolition des Halles, le ventre de Paris. Elle n'a pu que s'émouvoir du sort de ce renégat, fils inconnu fait de la chair de Paris et relégué en lointaine périphérie. Mais personne ne connaît cette histoire, à tel point que je me demande souvent si elle ne l'a pas inventée. Nous n'avons jamais fait de coup dans une ville comme Évry. Odile s'y opposait catégoriquement. « Trop facile », répétait-elle pour me dissuader. Le hasard m'avait un jour placée dans une position de choix pour une affaire d'espionnage industriel visant Arianespace, dont les locaux se trouvaient alors boulevard de l'Europe, à Évry, justement. Il y avait des dizaines de millions à se faire, au bas mot – mais Odile était intraitable. C'était pourtant un coup formidable, une échappatoire sûre et certaine hors de notre univers incertain. C'est ce jour-là que j'ai compris qu'Odile ne pourrait jamais quitter Paris. Paris lui insufflait la vie, une vie dans la pénombre, marginale et hors du temps, mais la seule qu'elle pouvait mener. Venant de la campagne la plus profonde, j'étais absolument exaltée par Paris. Odile, elle, avait grandi

dans une ville anonyme de banlieue dont elle ne parlait jamais. Nous partagions la même exaltation pour la capitale, mais ma curiosité pour les villes plus petites se heurtait au refus d'Odile de jamais remettre les pieds dans une ville de moins de deux millions d'habitants. Elle m'avait un jour confié une phrase d'Andy Warhol dont elle avait fait son mantra : *If they stare, let them stare in New York City.*

Pour ma part, je n'ai gardé qu'une seule bribe de mon enfance paisible dans un hameau de la Côte-d'Or. Un jour, j'appris en classe que la Seine prenait sa source dans mon village. La maîtresse traça sur une carte l'itinéraire du fleuve, puis elle arrêta son doigt sur un gros point rouge. « Paris ! » J'en restai bouche bée. Mon village qui n'était même pas nommé sur les cartes du département partageait donc quelque chose avec la capitale ! J'aimais à imaginer qu'à l'autre extrémité du fleuve qui prenait sa source dans mon village natal se trouvait cette ville fantastique qui n'attendait que moi. A peine ma majorité atteinte, j'ai volé une moto et suis partie pour Paris.

Je serais bien en peine de me souvenir comment j'ai été prise dans le tourbillon d'Odile. J'ai toqué à une porte, elle m'a ouvert, et j'ai été précipitée dans les bas-fonds des sociétés secrètes qui sont et seront toujours légion dans une grande ville. La première leçon que m'a donnée Odile : Paris n'est rien d'autre qu'un grand jeu de l'oie. Ce n'est pas une métaphore, Odile en avait horreur. Elle me révéla que des forces mystérieuses tiraient les ficelles de tous nos faits et gestes, et que la seule condition pour s'orienter à sa guise dans la face cachée de Paris était de se laisser prendre au jeu. Nous n'avons

jamais été des criminelles de circonstances. Poussées ni par nécessité matérielle ni par désir de nous encanailler, nous répondions à une mission d'ordre supérieur. C'est aussi pour ça que nous étions insaisissables. Je me souviens encore de notre premier contrôle, en passant un barrage de police. Vos papiers ? réclame le flic. Comme si je n'étais que papier... Odile m'apprit que la police ne disposait d'aucun droit sur nos existences qui débordaient bien au-delà des documents d'identité que, de toute façon, nous falsifions à loisir. Nous n'avions rien à perdre, car nos identités n'étaient qu'un moyen parmi d'autres pour parvenir aux fins dictées par une puissance ordalique. Nous franchîmes ce barrage comme tous ceux qui eurent l'audace de joncher notre carrière, jusqu'à l'inexplicable chute d'Odile

La péniche entre en Seine-et-Marne. Un défilé de toutes les infrastructures disgracieuses que Paris épargne à ses habitants me fait office de haie d'honneur : la présence menaçante des dix pylônes de l'émetteur de Sainte-Assise ; l'usine de traitement des eaux de la Mée-sur-Seine ; le centre de recyclage de Dammarie-les-Lys... Les quais s'esquissent plus nettement. Nous passons lentement sous le pont du RER ; la presque île se profile déjà. Un silence total se fait : c'est l'heure bleue. La nature s'endort et les humains sommeillent encore. Seule la péniche est éveillée, arrivant silencieusement à destination. Un soleil écarlate de la lumière d'une chambre noire pointe le bout de son nez à l'Est. Un unique rayon frappe Melun – ses barres, sa gare, sa cathédrale, l'ombre de la ville s'érige d'un coup. Je me surprends alors à fredonner :

This is the end, beautiful friend

Le clocher de Notre-Dame-de-Melun taillade la nuit. Nous y sommes.

This is the end, my only friend

Une larme solitaire se détache de mon œil.

The end of our elaborate plans

Je la sens glisser lentement sur ma joue –

The end of everything that stands

Tous mes espoirs, rêves, souvenirs, convictions s'extraire de moi –

The end, no safety no surprise

La perle d'eau qui charrie mon passé creuse mon visage de plus en plus vite –

The end

PLOC.

I'll never look into your eyes again

La voix sépulcrale de Nico s'évanouit brusquement. La communion entre la Seine et ma larme a eu lieu – *mon futur est resté prisonnier du passé.* Je regarde le monde se redessiner autour de moi avec un regard nouveau et effrayé. La réalité de Melun se substitue à la dimension magique dans

laquelle Odile et moi évoluions hors du monde. Je me tourne brusquement vers l'île Saint-Étienne où j'espère saisir le regard de ma complice. Les premières lueurs du jour enveloppent doucement Melun. Et soudain, une flèche aveuglante me transperce la rétine. Ce n'est pas son regard, non, ni le soleil – on braque une torche sur moi !

Odile m'a appris que la réflexion était la sclérose de la survie. Je bondis hors de ma planque et m'élance sur le quai. La police a l'avantage du nombre, mais aujourd'hui personne ne connaît mieux cette ville que moi.

« Elle est là ! »

Des pas résonnent derrière moi. *Surtout, ne pas réfléchir.* Je me précipite dans la Mercedes noire avec une seule idée en tête, pur instinct primal – FUIR.

Un fourgon me piste boulevard Gambetta. Je ressasse instinctivement toutes les rues de Melun que j'ai apprises par cœur ; pour arriver à l'aérodrome, la police doit s'attendre à ce que je m'engage dans la rue Bancel pour rejoindre l'avenue de Meaux. Au moment où le fourgon est sur le point de me rattraper, je prends le virage à droite rue Saint-Liesne. Mais une voiture de police débarque de la rue du Capitaine Bastien. Cette fois, il faut que je rebrousse chemin ; je fonce à toute vitesse sur le boulevard du Docteur Roux. Ce petit jeu ne pourra pas durer longtemps, ils finiront bien par me coincer dans une impasse... C'est alors que je me souviens de l'Almont, la forêt en forme de goutte d'eau au nord-est de la ville. Je fais brusquement

marche-arrière sur la rue Jean Moulin et pénètre dans un parking à l'ombre des arbres. J'abandonne ma voiture sans me retourner et m'enfonce dans le maquis.

Je pensais ne faire qu'une bouchée de Melun. Grossière erreur ! Je n'ai jamais eu à connaître Paris pour y naviguer. Odile et moi nous y comportons comme deux aborigènes de la jungle urbaine. Ma connaissance de ses rues était purement instinctive, pas scolaire. Mais une érudition géographique n'établit pas l'intimité nécessaire à la survie dans une ville, quelle que soit sa taille. Ici, je ne peux pas me glisser dans un tissu urbain complexe. La vie à Melun est unidimensionnelle, impénétrable ; rien n'est laissé au hasard ou au mystère qui guidaient mes pas à Paris.

Le bosquet fait progressivement place au béton. Chancelante, je retombe enfin sur une avenue, aussi sinueuse que la Seine. Depuis les hauteurs de Melun, je regarde les gyrophares ricocher sur les façades du centre-ville. Ils ont perdu ma trace. La lumière sanguine du petit-matin se heurte aux grands ensembles atypiques qui pullulent le long de l'avenue. Je reprends lentement mes esprits ; ma cartographie mentale de Melun s'est complètement effacée et je n'ai plus aucune idée de l'endroit où je me trouve. La conception strictement cartographique que je me faisais de la ville n'était-elle pas un rempart entre elle et moi que j'avais érigé sur ordre d'Odile ? Et puis, n'est-ce pas Paris qui avait eu raison d'Odile ? Il faut poursuivre la vie ailleurs. Ni dans mon village désert où les choses suivent un cours

léthargique, ni dans la ville surpeuplée dont la tyrannie du hasard m'a contrainte à l'exil ; tout ce temps, c'était la Seine que je pourchassais !

Je titube jusqu'à une sorte de long container coupé en quatre accueillant des enseignes disparates. Par miracle, une boulangerie encastrée entre un kebab et une épicerie est déjà ouverte.

« Un café, s'il vous plaît.

– Long ou court ?

– Sinueux.

La boulangère obtempère sans sourciller et m'apporte une tasse.

– Vous êtes du coin ?

– Non, dis-je tout en sirotant mon café. Je suis juste venue passer mes beaux jours à Melun.

La boulangère éclate de rire.

– Mais c'est si laid, ici !

– Ça n'a pas à être beau tant que les jours le sont. »